

## PETITS DIALOGUES GRASSOIS

### I

#### LES VISITES

MAURICE. — Aimez-vous les arapèdes ?

MADAME DE CHATEL. — Si je les aime, ces merveilleux coquillages, pareils à des chapeaux-cloche et dont la chair a un goût de fleur !

MONSIEUR DE CHATEL. — Cette raclure de bateaux en perdition, ces petits morceaux de caoutchouc, faits avec des bigorneaux hors d'usage, vous allez encore manger ces saletés-là ?

MADAME DE CHATEL. — Tais-toi. Tu ne sais pas ce qui est bon. Tu ne comprends du Midi que la bouillabaisse : les nuances t'échappent.

MAURICE. — Et quelle divine nuance culinaire que l'arapède ! Eh bien ! je sais où en trouver. J'ai rendez-vous avec ma vieille amie madame Revertégat, ce matin, à dix heures et demie, sous les frais ombrages de la place du Marché aux Poissons. C'est là que, à la face du ciel serein, et peut-être de madame Bellandou scandalisée, je dois recevoir, de ses mains fortes et potelées, le gage de son affection solide ; trois hectogrammes de ce mammifère auguste dont nous faisons nos choux-gras, si j'ose rapprocher ces deux expressions. Vous m'ouvrez un crédit ?

MADAME DE CHATEL. — Illimité... et partez vite.

Revenez dessus ou dessous. Du reste, l'arapède ressemble à un bouclier.

MONSIEUR DE CHATEL. — Puis-je vous confier une amoureuse mission ?

MAURICE. — Je suis votre âme damnée. J'accepte.

MONSIEUR DE CHATEL. — Eh bien ! passez une minute chez la douce madame Vezzian. Rappelez à la pâle et souple créature que je l'aime toujours et que son vin de Chianti parfume encore mon âme, s'il a troublé ma digestion. Entrez aussi un instant chez la perfide madame Toesca-Sardou et dites-lui que, si je ne mets plus les pieds chez elle, ce n'est pas tant à cause de la poignante odeur de fond de tonneau qui s'exhale de son repaire que parce que j'y ai vu, la dernière fois que je m'y suis aventuré, la preuve de sa trahison dans les embrassements monstrueux dont elle accablait le trop séduisant M. Truc.

MADAME DE CHATEL. — Quelle horreur !

MONSIEUR DE CHATEL. — Dites enfin à M. Manou que je retiens le premier jambon fumé qu'il recevra, de ce pays qu'il ne veut révéler, par des moyens qu'il tient secrets.

MADAME DE CHATEL. — Gourmand !

MONSIEUR DE CHATEL. — Ma chérie, la cuisine et la littérature sont deux arts étrangement fraternels, je ne m'en étais jamais douté comme en cette contrée révélatrice.

*Ce dialogue s'échange dans les environs de Grasse, sur la terrasse de la villa Bellandou : l'Ermitage, pendant les minutes de douce flânerie qui suivent le premier déjeuner. Maurice est habillé, prêt à sortir, heureux d'ailleurs du complet de flanelle grise et du panama qu'il peut porter en cette saison de mars. Tout à coup,*

*la corne d'appel de l'omnibus déchire la tranquillité du matin. "C'est la dernière fois !" crie Maurice, qui se précipite. Il méprise les chemins battus, et même les sentiers non battus, et suit une ligne droite jusqu'à son but. Un bond, et il est devant la maison de madame Cresp-Pois-Rouge la vendeuse de figues. Un autre bond, et il s'enfonce "au mitan" d'une plantation de narcisses qui ne s'en relèveront pas. Un troisième bond le pose en face de madame Richard, la blanchisseuse, qui prend "le bon de l'air" devant son habitation, laquelle présente une façade peinte à la fresque des sujets les plus variés : une femme à sa fenêtre incendiée, ouvrant des bras tragiques, tandis que de la fenêtre voisine émerge, poussé par un semblable effroi, un petit chien ressemblant à un cheval blanc ; des médailles romaines, des fragments de frise pompéienne, des amphores, des statues mutilées, des lézardes en trompe-l'œil.*

MADAME RICHARD. — Eh ! mon Dieu, comme vous êtes pressé. On a toujours le temps.

MAURICE. — Pas toujours, madame. (*Un quatrième bond le jette sain et sauf sur la plate-forme de l'omnibus qui ne s'est pas arrêté, à vingt-cinq millimètres du cor de la demoiselle contrôleuse*). Ouf ! J'ai bien gagné une bastos.

*Il s'assied dans un coin, fume, regarde le paysage, la route bordée de fleurs. Une demi-heure s'écoule. On est arrivé. Maurice descend.*

*Les arapèdes ne sont pas qu'un prétexte ; elles le poussèrent bien un peu au voyage. Mais ce qui l'attire le plus, ce sont les vieilles rues de la ville, et les gens bizarres qu'on y rencontre. Il va, au hasard. Sa première visite est pour madame Toesca-Sardou.*